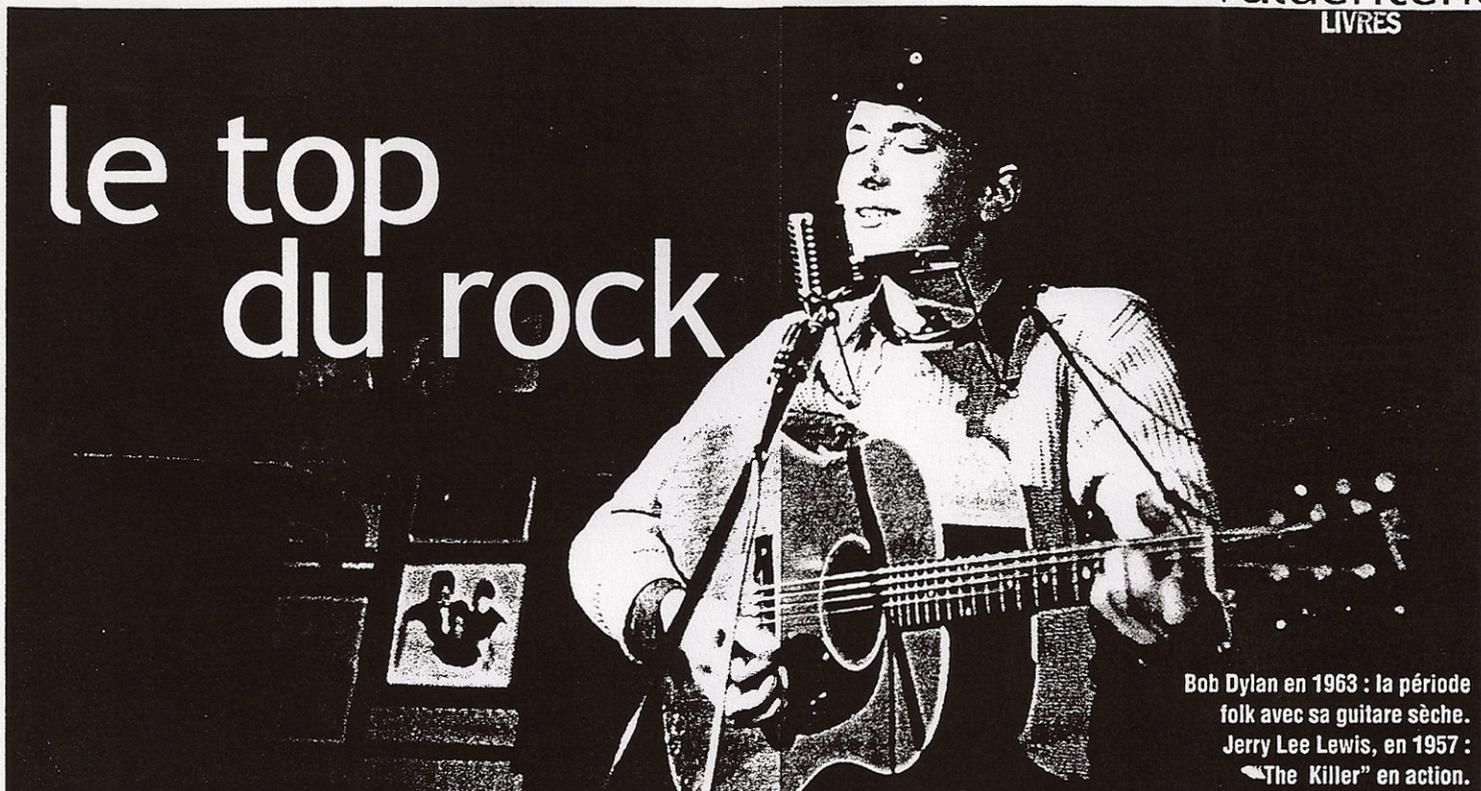


# le top du rock



Bob Dylan en 1963 : la période folk avec sa guitare sèche.  
Jerry Lee Lewis, en 1957 : «The Killer» en action.

En se penchant sur les figures de Jerry Lee Lewis, d'Elvis Presley et de Bob Dylan, Greil Marcus et Nick Tosches évoquent un âge d'or perdu. Une jeunesse qui se croyait éternelle. A vos juke-box.

Au fond, cette musique a rythmé nos vies depuis que nous sommes nés. Pour les générations qui ont grandi dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le rock a servi de talisman, de mot de passe. Il y avait dans ces disques de vinyle noir de l'énergie (parfois celle du désespoir), de la solitude, de l'arrogance et de l'humour, la certitude de ne jamais vieillir. C'était du romantisme sur 33 tours. Greil Marcus, journaliste mythique, se penche sur cette période où la jeunesse découvrait un langage rien qu'à elle, bâtissait une religion dont les dieux s'appelaient Elvis et les Rolling Stones. « *Mystery Train* » (1), écrit au début des années 70, se balade d'une image à l'autre, du groupe The Band à Randy Newman, de Sly Stone à Presley. Les chapitres regorgent de digressions, de notes en bas de page. Marcus parle d'un peu tout, cinéma, politique, littérature. L'ensemble forme un vaste panorama de l'imaginaire américain, avec ses idoles, son goût du succès, ses ridicules, les petits Blancs du Sud, Las Vegas et Hollywood. C'est un beau livre, personnel, fouillé, incollable. « Ce qui est sûr, c'est que le rock'n roll est certainement le meilleur tremplin vers l'amitié que je connaisse. » Plonger dans ce gros bouquin, c'est discuter pendant des heures les mérites comparés de « *Hound Dog* » et de « *Short People* », dissequer les défauts et qualités d'une musique pop qui ne se rend pas compte de son impact. L'auteur est ce type bizarre qui ne peut pas « ruminer sur Elvis sans penser à Herman Melville » et pour lequel « les Beach Boys n'effacent pas l'univers de Chandler, ils l'élargissent ». Cela ne l'empêche pas de se pencher aussi, dans « *la République invisible* » (2), sur le cas de Bob Dylan. Différences entre folk et country, guerre du Vietnam, crise de conscience, Robert Zimmerman incarne un pays qui ne se reconnaît plus. En 1967, il enregistre avec The Band les célèbres « *Basement Tapes* », passe à la guitare électrique, déboussole son public. Pour compléter le tableau, on ouvrira avec profit « *Hellfire* » (3), biographie de Jerry Lee Lewis,



parfait allumé, fracassant les touches de son piano, braillant « *Great Balls of Fire* », écartelé entre inceste, pilules de benzédrine et Église pentecôtiste. On apprend que le chanteur à scandale est le cousin du télévangéliste Jimmy Swaggart. Le Sud, sermons menaçants le dimanche et bouges sordides où jouent des orchestres noirs le samedi soir, n'est pas pour rien dans le pouvoir d'attraction qu'exerce le rock.

Nick Tosches raconte tout cela dans une prose fulgurante, habitée, presque biblique. Il flotte là-dessus comme un parfum de tragédie. Comme le dit Greil Marcus : « Le rock'n roll est un mélange de bonnes idées rendues stériles par les modes, d'épouvantables nullités, d'atroces fautes de goût et de jugement, de crédulité et de manipulation, de moments de clarté et d'invention inouïes, de plaisir, de jeu, de vulgarité, d'excès, d'innovation et d'exténuation complète, tout cela parfaitement résumé par la chaîne de radio du Top 40. »

Éric Neuhoff

(1) Éditions Allia, 428 pages. Traduit par Héloïse Esquié et Justine Malle.

(2) Éditions Denoël, 336 pages. Traduit par François Lasquin et Lise Dufaux.

(3) Éditions Allia, 238 pages. Traduit par Jean-Marc Mandosio.